

indien *valet* ou soldat à pied ; c'est l'ancienne pédaille de nos armées féodales. Les Espagnols en ont fait *peón* et les Italiens *pedone* ou piéton. Les Allemands donnent à cette pièce le nom de *bauer*, paysan, et les Anglais celui de *man*, homme ou soldat. Le mot de *mat* est Arabe et veut dire *tuer*. Quand le roi est *mat*, la partie est finie. Toute la partie des échecs est dirigée pour attaquer et défendre le roi, et toutes les autres pièces de l'échiquier fonctionnent pour atteindre ce double but. Mettre le roi en échec ; c'est le mettre dans une telle position que toute autre pièce placée dans une position analogue serait prise : " — On ne prend jamais le roi aux échecs, " disait un roi de France dans une bataille : il faut donc qu'il change de place quand il est sous le coup d'un échec ; mais, quand il ne peut se mouvoir sans s'exposer de nouveau à être pris, on dit qu'il est *mat*.

Notre langue a tiré quelques expressions de ce jeu : *éprouver un échec*, ce mot s'explique de lui-même ; *être échec et mat*, c'est être perdu sans ressource. On dit d'un gourmand qui livre une guerre acharnée à tout ce qu'on sert sur la table : *Il donne échec et mat à tous les plats...* Mais, pardon mille fois, madame, ma dissertation sur les échecs devient longue à faire peur, ajouta le curé en se tournant vers la châtelaine, et je crois que vous auriez beaucoup gagné à interroger monsieur le comte au lieu de vous adresser à un pauvre curé de campagne comme moi.

— Je vous conseille de faire le modeste après m'avoir battu, dit le châtelain. Je ne suis qu'un amateur d'échecs sans être un véritable joueur. J'ai été, j'en conviens, membre du club de la rue de Ménars, et j'y ai vu jouer le grand la Bourdonnais qui a vaincu les joueurs de tous les pays, et qui a gagné les plus habiles joueurs de l'Angleterre en conduisant de front deux parties sans voir l'échiquier.

— Vous l'avez vu, de vos yeux vu ? demanda le curé.

Comme je vous vois, et, si j'étais né quelque quarante ans plus tôt, j'aurais vu le grand Philidor, qui au lieu de deux parties en jouait trois, toujours en tournant le dos aux échiquiers, et qui vainquit à Londres les trois plus habiles joueurs du club des échecs de Saint-James-Street. J'ai assisté, en 1840, jeune encore, aux dernières parties du chevalier de Barneville qui avait fait la partie de Jean-Jacques Rousseau et de Philidor au café de la Régence en 1768, celle de Danton et de Barrère, en 1791, au café Corraza, situé dans les galeries du Palais-Royal, celle de Robespierre lui-même au café de la Terrasse des Feuillants dans le jardin des Tuileries. Robespierre, méchant homme, était un méchant joueur, et l'excellent chevalier aimait à raconter que, lorsque Robespierre arrivait avec sa figure de fouine, ce futur proscripteur du comité de salut public semblait prendre un plaisir particulier, dès 1792, à entendre dire à la fin de la partie : " Echec au tyran." C'était le mot